

Contre Bush

Tous aux abris, de Michael Moore, Boréal, 300 p.

Julien Brault

Numéro 197, juillet–août 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19396ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, J. (2004). Contre Bush / *Tous aux abris*, de Michael Moore, Boréal, 300 p. *Spirale*, (197), 29–30.

CONTRE BUSH

TOUS AUX ABRIS de Michael Moore
Boréal, 300 p.

LE TITRE original de *Tous aux abris, Dude, Where's my country?*, annonce bien le niveau de langage que Michael Moore emploie tout au long de cet écrit pamphlétaire. « Court écrit satirique, qui attaque avec violence le gouvernement, [...] un personnage connu », lit-on à « pamphlet » dans le *Robert* : voilà qui définit à merveille la dernière parution de Moore, son « *Arme de Dérision Massive* ».

Bien que la position de ce dernier soit plus que défendable dans la mesure où il partage le point de vue de la communauté internationale et de la plupart des intellectuels, on peut remarquer dans ce livre une intensification des attaques personnelles envers l'administration Bush et un laisser-aller du côté de son corrosif humour de gauche. Non pas que ce livre soit plus sérieux que *Mike contre-attaque!*, mais il verse davantage dans une campagne de salissage massif, de démagogie positive en quelque sorte, que dans la satire humoristique à proprement parler. Cet humour cache des raisonnements plus simplistes que drolatiques : « Comment voulez-vous que j'approuve tout ce déploiement de mesures de sécurité si je sais que notre ennemi numéro un passe son temps couché sur un brancard et branché sur un appareil de dialyse ? » En effet, Michael Moore collectionne plus que jamais les épithètes peu flatteuses envers « Bush et ses copains », comme en témoigne, par exemple, ces trois chapitres dont les titres sont respectivement les quolibets « George d'Arabie », « Bush Burger » et « Jésus W. Christ » ou ce passage non moins agressif : « À mon humble avis, les salopards qui gouvernent ce pays [les États-Unis] sont une bande d'intrigants, de voleurs et de connards arrogants que nous devons absolument expulser du pouvoir... »

Magouille et paranoïa

Michael Moore révèle dans son livre maints faits troublants qui mettent en cause l'intégrité de George W. Bush, sa famille et son administration dans divers sujets litigieux comme sa relation avec Enron, avec la famille royale saoudienne, avec la famille Ben Laden, l'interruption des pourparlers avec les talibans au sujet d'un gazoduc la veille des attentats, le rôle qu'on joué les médias dans la propagande pro-guerre... Chose extraordinaire, la plupart de ces informations stupéfiantes ont paru dans des quotidiens américains dont le *New York Time*, le *Washington Post*, le *Wall Street Journal*, mais

en entrefilets, dans une présentation si discrète que la fulgurante victoire américaine en Afghanistan ou les discours religieux de Bush en première page les ont complètement éclipsées dans l'opinion publique.

Michael Moore déplore la peur injustifiée, irrationnelle, voire la paranoïa des citoyens américains et l'explique par la désinformation pratiquée par le gouvernement qui, de concert avec les médias, tente de justifier une guerre vénale visant essentiellement à favoriser les compagnies de pétroles ayant ouvert leur bourse à la caisse électorale républicaine dans l'espoir qu'après les élections, à leur tour, ils ouvriraient... le feu. Mais l'auteur n'est pas à l'abri de ce vent d'irrationnel, il le concède aisément : « Vous voyez que moi aussi je suis un peu parano. » Si cet aveu ne rachète pas tout à fait les hypothèses les plus extravagantes qu'il énonce, sans l'avis d'aucun spécialiste ni motif raisonnable et, de surcroît, sur un ton qui n'a rien de la farce — « Si les dix-neuf terroristes en question étaient en fait des soldats [...] On n'apprend pas à piloter aussi bien un avion de ligne en s'entraînant sur des jeux vidéo dans une école d'aviation de troisième classe en Arizona. Non, c'est le genre de truc qu'on apprend dans l'armée de l'air » —, cela démontre du moins qu'il ne se prend pas au sérieux, mais malheureusement aussi, cela remet en question, dans l'esprit du lecteur, bien des points fort intéressants et non moins véridiques soulevés par l'auteur.

L'Amérique communiste

Amérique et communiste, ces deux termes juxtaposés semblent a priori une erreur, ou du moins, une antinomie. C'est ce que démystifie Michael Moore en établissant, d'une part, l'esprit progressiste de la population américaine et d'autre part, les brigues du gouvernement Bush pour séduire captieusement un pays encore fébrile après des attentats dont les plus graves répercussions ont été médiatiques. Les États-Unis ont toujours joué le rôle d'antithèse face aux pays communistes, à plus forte raison durant la guerre froide et le maccarthysme. Et outre les apparences, les États-Unis, même sous les démocrates, sont bel et bien l'un des pays le plus à droite du monde ou, à tout le moins, le plus capitaliste. Michael Moore, dont les thèses sont étayées par des statistiques déconcertantes, nous prouve que le peuple américain, quant à lui, ne partage pas les orientations politiques de son gouvernement. Singulier constat, n'est-ce pas,

surtout si l'on considère que ce pays, dont la politique étatique contrevient à la position de la majorité, est l'une des plus vieilles démocraties au monde...

Outre les nombreuses irrégularités ayant eu lieu durant les dernières élections, l'élimination massive d'électeurs afro-américains par Database dans le comté charnière de Floride — où Bush ne l'a emporté que par cinq cent trente-sept voix — et l'appui intéressé du patronat et des dix pour cent de riches favorisés par les républicains, comment ce parti est-il donc allé chercher cet irréfragable appui électoral alors que la majorité ne verra jamais un sou des réductions d'impôts promises par le parti? Michael Moore voit un élément de réponse dans le fait que le peuple américain est obnubilé par le mythe du *self-made-man*, et qu'il est disposé à pâtir pour les mieux nantis pour autant qu'il puisse caresser l'illusion qu'il le deviendra à son tour et que ses sacrifices ne profitent pas seulement à une aristocratie hermétique, mais bien à lui-même, dans un avenir plus ou moins rapproché.

D'après les statistiques qui figurent dans le chapitre « Eh oui, l'Amérique est de gauche », la majorité des Américains est favorable à la légalisation de l'avortement, aux mouvements pour les droits civiques, à une réglementation fédérale sur les armes à feu, et ce, même si le prix des armes doit augmenter, à la nationalisation du système de santé, aux syndicats... C'est à croire que ce n'est pas le Canada qui se dirige vers une américanisation, mais les États-Unis vers une canadification!

Michael Moore a commencé sa carrière médiatique en tant que journaliste pour un magazine. On reconnaît aisément les procédés journalistiques propres à ce type de publication qu'il utilise dans son ouvrage : les caractères gras, utilisés à foison pour mettre l'accent sur des mots ou des segments de phrases particulièrement révélateurs ou tout simplement propres à susciter l'intérêt, à choquer; des encadrés explicatifs accompagnés ou non de schéma; des phrases courtes et percutantes, quitte à en édulcorer le sens plus tard... Bref, il veut à tout prix, même au prix de sa crédibilité, capter l'attention du lecteur et le mener au bout du livre. Et il faut le lui rendre, *Tous aux abris*, avec son style coulant, sa typographie tape-à-l'œil et surtout l'humour omniprésent de son auteur peut être apprécié par un lectorat on ne peut plus élargi et, même dénué de son contenu politique, divertir un grand public.



Dominique Paul, *Daphné et Cybèle, dégénération 2 et 3*, 2003. Diptyque, d'après *Les deux sœurs* de Chassériau, 2 modèles, 104 × 154 cm encadré. Avec l'aimable permission de la galerie Eric Devlin.

Les élections 2004

Se débarrasser du cowboy qui siège à la Maison-Blanche, voilà le motif et le dessein inhérent à *Tous aux abris*. Tout autre souci, que ce soit d'exactitude, de recherche, de profondeur dans l'explication et de cohérence, est secondaire, car laissant de bon gré le soin d'analyser la politique belliciste de droite et ses ressorts intestins par Noam Chomsky, Mike se charge quant à lui de faire battre Bush aux prochaines élections et, pour ce faire, ce n'est pas un lectorat intellectuel, déjà profondément démocrate, qu'il faut tâcher rejoindre, mais la masse dormante des électeurs abusés par le mythe du *self-made-man*, celle qui n'est ni pro-démocrate ni pro-républicaine, celle qui ne voit que son intérêt immédiat. Les réductions d'impôts promises par Bush ne favorisant que les mieux nantis, Michael Moore propose au lecteur de l'aider à dépenser le capital qu'il a ainsi économisé l'année précé-

dente — lequel doit être à tout le moins substantiel, vu les records de vente de son dernier essai, *Stupid White Men*, ou *Mike contre-attaque* dans sa traduction française — pour que Bush soit terrassé aux prochaines élections, en révélant le moyen qu'il juge le plus adéquat à cette fin, sur le site qu'il a créé à cet effet.

Si la critique que Michael Moore fait à la politique étrangère américaine, ou plus précisément à George W. Bush, reste très superficielle, elle pourra du moins être lue par un grand nombre de « *crétins d'hommes blancs* » qui votent pour le Parti républicain, contrairement aux femmes et aux communautés ethniques, si l'on se fie à son dernier essai, et ainsi exercer une influence sur les votes lors des élections de 2004. Ce pamphlet très circonstanciel commence déjà à être périmé (à peine quelques mois après son lancement aux États-Unis) comme en témoigne notamment son commen-

taire sur la capture de Saddam Hussein et sur les candidats d'alors à l'investiture démocrate. Il nous démontre qu'il y a un problème d'ordre politique aux États-Unis (on le savait!) mais il ne fait qu'en effleurer les causes ou tout simplement les rendre ridicules sans utiliser la caricature satirique qui consiste à faire saillir l'élément déficient et donc la cause, à la grossir jusqu'au burlesque. Certes, *Tous aux abris* regorge de burlesque, mais cet élément comique n'est souvent qu'une vétille accessoire et non la faille causale.

Mais si le sophisme et le simplisme peuvent faire ce que l'analyse empirique et l'objectivisme ne peuvent pas, c'est-à-dire rejoindre la majorité des Américains, sans doute ne reste-t-il qu'une chose à faire : lever notre chapeau à Michael Moore et surveiller attentivement le résultat du prochain scrutin...

JULIEN BRAULT